

# Reconnus Justes 6

**CAZATS** Le couple Lacampagne a hébergé des juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Leur courage est aujourd'hui salué

SOPHIE NOACHOVITCH  
langon@sudouest.fr

« Je me souviens des soldats allemands passant devant chez nous, rue de Sévres à Paris. On avait fermé les volets pour qu'ils ne voient pas que l'appartement était occupé. » Lorsque l'armée nazie entre dans Paris en 1940, Henri Sarfati n'a que 3 ans, mais le bruit des bottes allemandes s'est imprimé dans son esprit. « Un jour de 1942, nous avons appris que des rafles avaient commencé. Mon père Raphaël, est parti à la recherche d'une solution pour nous mettre en sécurité, ma mère et moi. »

Raphaël Sarfati découvre alors un réseau de passeurs. Depuis Paris, ces résistants ont mis en place un système de transports et de caches pour les juifs. « Guidés par un d'eux, M. Bonté, ma mère et moi avons pris le train à Paris jusqu'à Bordeaux, puis Bazas. » Le choix de Bazas n'est pas anodin. La commune se situe à quelques mètres de la ligne de démarcation. Derrière elle, se trouve la ferme de Martignac. « Elle appartient à Jean, dit Gaston, et Amélie Lacampagne. Ce jour-là, Gaston est venu nous chercher à la gare. Nous aurions dû repartir plus loin - normalement, la ferme n'était qu'un lieu de passage - mais mon père est tombé malade et ne pouvait plus voyager. »

#### Réseau d'entraide et de guet

Les Sarfati et le petit Henri s'installent chez leurs bienfaiteurs. Andréa Lacampagne, fille de Gaston et Amélie, est née en 1937, comme Henri. La petite fille de l'époque se souvient : « Il y avait toujours plein de monde. Passeralement les Sarfati, Joannot La-pègue, un Basque, qui avait refusé d'aller au Service du travail obligatoire, habitait ici. Et beaucoup d'autres aussi. » Son père conduisait ensuite ces visiteurs d'un jour, juifs, résistants, « réfractaires à l'occupation, avec « la carriole et notre bon cheval » jusqu'à la gare, où ils prenaient un autre train. Ils rejoignaient sans doute l'Espagne. Les détails du périple dans lequel s'étaient investis Gaston et Amélie restent vagues. « Autrefois, les gens ne parlaient pas de ce qui s'était passé, regrette Andréa. Je crois que c'était de la modestie. Mes parents ne m'ont jamais expliqué pourquoi ils avaient fait ça. Mais je crois que c'était quelque chose de normal pour eux. »



À gauche, le petit Henri en culottes courtes, contre sa mère derrière lui. À ses côtés, Andréa, et derrière eux, la grand-mère et Amélie et Raphaël Sarfati (avec un bérét). À leurs pieds, étendu à gauche, Robert Lacampagne. PHOTOS DR

je vois encore la maman d'Henri, toujours debout, à aider, à servir, avec ce sourire qui ne la quittait jamais. C'était une femme d'une gentillesse extraordinaire. »

Henri parle peu des Allemands. Tout juste admet-il que des patrouilles passaient. « C'était toujours délicat. Nous n'avons jamais changé de nom, mais nous ne nous appelions que nos prénoms. » En fait, un réseau d'entraide et de guet entre voisins s'était mis en place. « Les Allemands effectuaient leurs patrouilles à pied. Aussi, dès qu'on les apercevait, les Sarfati et les gens qui passaient à la ferme allaient se cacher dans une cave au fond du terrain », précise Andréa.

Et puis, il y a eu la Libération. « Quand on est persécuté comme nous l'avons été, l'annonce de la Libération a forcément été un immense soulagement », confie Henri. La famille Sarfati quitte la ferme en 1944. Elle est longtemps restée en contact avec les Lacampagne. « Ils avaient un magasin de vêtements à Paris et nous envoyaient tous les ans des colis remplis de sous-vêtements, des maillots de corps et des tonnes de chaussettes. L'amuse encore Andréa.

# 7 ans après



Andrée Lacampagne présente les photographies d'époque, et notamment, l'une de son père, Jean. PHOTOS DR

dré. Henri et ses parents nous ont rendu visite en 1957, ils avaient une traction. Je m'en souviens parce que c'était rare à l'époque ! »

#### « Je vais revoir Henri »

Deux ans plus tard, Raphaël et Louise assisteront au mariage d'Andrée. « Et puis, les années ont passé, nous ne nous sommes plus revus. Dimanche (1), je vais revoir Henri... cinquante ans plus tard ! Je crois que cela va être incroyable. Tout cela grâce au travail de mon frère Robert, qui a effectué les démarches pour cette reconnaissance. Andréa fait une pause. « Recevoir cette médaille des Justes, c'est indescriptible. Je me rends fière de mes parents. » Robert Lacampagne m'a contacté il y a quel-

ques années pour me raconter l'histoire de ses parents, rapporte Édi Gorren, secrétaire de la section rondine de l'association AJPN (Armées Justes, persécutés durant la période nazie). Il m'a demandé l'aide pour constituer le dossier. Nous avons raconté ce dont il se rappelait, mais il nous fallait d'autres témoignages. Le seul survivant : Henri Sarfati. Sa parole a été plei de conviction, cela a suffi pour faire remettre la médaille des Justes à Lacampagne. »

(1) La médaille des Justes sera remise à Gérard Benguiat, délégué de l'association Yad Vashem, dimanche à Cazals à Andrée Lacampagne, en présence d'Henri Sarfati.

## 43 Girondins ont reçu la médaille des Justes

C'est l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah qui reçoit les dossiers. Mode d'emploi

Yad Vashem, l'institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah, a été créé le 19 août 1953. Il a pour mission de perpétuer le souvenir de près de six millions de juifs assassinés par les nazis et leurs collaborateurs, de 1933 à 1945 et d'honorer tous les actes d'héroïsme, de révolte et d'enseignement aux générations futures cette histoire. Depuis 1963, une commission présidée par un juge de la Cour suprême d'Israël est chargée d'attribuer le titre de « Juste parmi les nations », à des personnes non juives, qui, au péril de leur vie, ont aidé des juifs persécutés par l'occupant nazi durant la Seconde Guerre mondiale.

On leur remet une médaille gravée à leur nom, ainsi qu'un diplôme d'honneur. Leurs noms sont inscrits à Jérusalem, sur le mur d'honneur du Jardin des Justes parmi les nations de Yad Vashem, et également à Paris, pour les Français, dans l'Allée des Justes, près du Mémorial

## édailler des Justes

de la Shoah. Pour être reconnus « Justes », les personnes proposées doivent avoir procuré, au risque de leur vie, de celle de leurs proches et sans contrepartie, une aide véritable à une ou plusieurs personnes juives en situation de danger. Les personnes sauvees doivent témoigner par écrit en constituant un dossier complété si possible par d'autres témoignages et documents, envoyé au Comité français pour Yad Vashem. Les dossiers sont alors pré-instruits puis transmis à Jérusalem. Après l'examen final, les personnes reconnues « Justes parmi les nations » ou leurs ayants

droit, sont alors honorées au cours d'une cérémonie organisée par le Comité français, en présence d'un représentant de l'ambassade d'Israël en France.

#### 3 654 en France

Au 7 janvier 2013, le titre avait été décerné à 24 811 personnes à travers le monde, dont 3 654 en France et 2 166 en Gironde. Le département compte notamment deux Justes illustrés : le sociologue et théologien protestant bordelais Jacques Ellul et le catholique portugais Aristide de Souza Mendez, en poste à Bordeaux pendant la guerre.



Le mémorial Yad Vashem.

PHOTO AFP